



451

Geneviève sauve Paris de l'invasion des Huns

En 451, Geneviève, encourage les Parisiens à résister à l'armée d'Attila, chef des Huns. Ce dernier préfère lever le camp. Geneviève, devenue sainte Geneviève, est la patronne de Paris.

Les Huns, peut-être d'origine turco-mongole, sont des nomades des steppes. Ils apparaissent dans les sources européennes lorsque plusieurs de leurs groupes envahissent la Scythie – les steppes de la Volga et du Don – et en chassent les Alains. C'est ainsi que les Huns sont l'un des éléments à l'origine des « grandes invasions » ou plutôt des « grandes migrations », car ils chassent devant eux les autres peuples « barbares ». Leurs premières incursions dans l'Empire romain datent de 395-398 ; entre 425-434, ils forment un véritable État en Pannonie dont l'apogée se situe sous le règne d'Attila entre 439-453. Ce dernier, à la tête d'une armée composée à la fois de Huns et de peuples vaincus, franchit le Rhin en 451 ; son but – peut-être au service de Rome ? – est de poursuivre les Wisigoths. Au passage, il s'empare de certaines villes et c'est ainsi qu'il vient mettre le siège devant Paris.

Geneviève – Geno-veifa, en germanique « née au sein d'une femme » –, est née à Nanterre entre 411 et 420. D'origine aisée, et non bergère comme la tradition forgée au XVI^e siècle la présente, elle est germanique par son père Severus, Franc germanisé et gauloise par sa mère, Gerontia. À la mort de ses parents, elle s'installe à Paris, chez sa marraine. Elle devient vierge consacrée, religieuse et diaconesse, et exerce de hautes fonctions politiques et religieuses. En 451, elle est probablement magistrat de la curie municipale, ayant succédé dans cette charge à son père, selon le droit romain.

Alors que les hommes, veulent fuir, Geneviève s'adresse aux femmes qu'elle rassemble dans les églises primitives de Saint-Étienne-du-Mont et de Notre-Dame. Elle les encourage à résister cependant que leurs maris et pères l'accusent – sans doute les autres magistrats –, d'être de connivence avec Attila et veulent la mettre à mort. Le rappel de la vénération dont elle jouissait de la part de Germain, évêque d'Auxerre, les fait se reprendre et rester dans la ville. Au mois de mai, il apparaît qu'Attila n'attaquera pas Paris ; peut-être Geneviève était-elle informée du désir de celui-ci de vaincre les Wisigoths et donc de renoncer à ce qui pouvait retarder ce dessein.

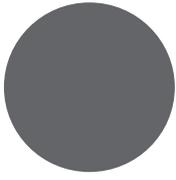
Geneviève est à l'origine de la basilique de Saint-Denis et de l'abbaye qui deviendra l'abbaye Sainte-Geneviève ; elle lance le pèlerinage de Saint-Martin de Tours ; elle affirme ainsi sa lutte contre l'hérésie arienne. Geneviève est estimée par Childéric même si celui-ci fait pendant dix ans le siège de la ville. Elle réquisitionne la corporation des nautes, remonte le fleuve avec onze bateaux, achète du blé, distribue du pain aux pauvres. Elle ouvre les portes de Paris à Clovis, roi des Francs saliens, proromain et respectueux de l'Église. Elle soutient Clotilde dans ses efforts pour convertir son époux.

Morte vers 502, Geneviève est d'abord enterrée dans une nécropole de la rive gauche, à l'emplacement du Panthéon, puis par les soins de Clovis, dans une basilique dédiée aux apôtres Pierre et Paul (lui-même et Clotilde s'y feront enterrer). Le cercueil est orné de pierres précieuses et de plaques d'or en 630, par Éloi, conseiller de Dagobert I^{er}. Au cours des siècles, l'intercession de Geneviève est sollicitée de nombreuses fois au cours de processions de sa châsse. À la Révolution, ses restes sont exhumés et brûlés publiquement. Actuellement, cependant, l'église Saint-Étienne-du-Mont abrite plusieurs châsses contenant un fragment du sarcophage mérovingien et des reliques qui avaient été dispersées au cours des siècles. Une neuvaine a lieu chaque année du 3 au 11 janvier avec procession de la châsse. Notre-Dame de Paris possède également une châsse et des reliques.

Des fresques de Pierre Puvis de Chavannes au Panthéon rappellent l'histoire de Geneviève ; une grande statue de Marcel Landowski, sur le pont de la Tournelle, représente également la patronne de Paris.



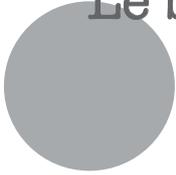
Joël Schmidt, *Sainte Geneviève et la fin de la Gaule romaine*, Perrin, 1989.



498



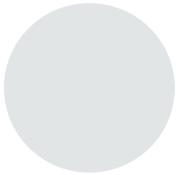
Le baptême de Clovis



Du premier des grands rois des Francs, fondateur de la dynastie des Mérovingiens, la première « race » des rois de France, on ne sait que peu de choses certaines, malgré l'*Histoire des Francs* de l'évêque Grégoire de Tours (538-594). Grégoire, qui fut surnommé à l'époque de la Renaissance le « Père de l'histoire de France », est bien irremplaçable pour le VI^e siècle mais, favorable aux Mérovingiens, il accrédite trop de légendes sur le siècle précédent. Ainsi en est-il du baptême de Clovis, présenté comme celui d'un nouveau Constantin.



Succédant à son père Childéric en 481/482, Clovis – « Chlod-weg » : célèbre par ses combats, « Hlodovicus », d'où Louis et l'initiale « H » du monogramme royal – n'est d'abord que le chef des Francs saliens, un fragment du peuple franc (le mot signifie hardi, libre de toute domination) installé entre la Somme et l'embouchure du Rhin. Clovis parvient à imposer son autorité sur l'ensemble des Francs, y compris sur les Francs ripuaires, établis sur les rives du Rhin. Il augmente considérablement ses territoires, s'emparant de la principauté romaine de Syagrius, après la victoire de Soissons (486), repoussant les Alamans à l'est, après Tolbiac (496 ? 505 ? 506 ?) et les Wisigoths au sud-ouest après Vouillé (507). Contrairement à d'autres peuples barbares germaniques, les Francs sont restés païens et sont tolérants en matière de religion ; ils sont ainsi beaucoup mieux acceptés par les populations et les élites – en particulier les évêques – catholiques gallo-romaines. En effet, les Alamans ou les Wisigoths sont chrétiens ariens, c'est-à-dire selon la doctrine du prêtre Arius qui, au début du IV^e siècle, refuse l'égalité des membres de La Trinité : le Père, seul, est éternel ; le Fils est d'une autre nature.



L'arianisme a été condamné par le concile de Nicée convoqué en 325 par l'empereur Constantin I^{er} le Grand (il sera complété par le premier concile de Constantinople en 381) : le « symbole » de Nicée/Constantinople – le *Credo* – affirme que le Père est consubstantiel au Fils. Désormais hérétiques, les ariens sont donc très mal supportés par les évêques catholiques, malgré leur pratique du baptême.

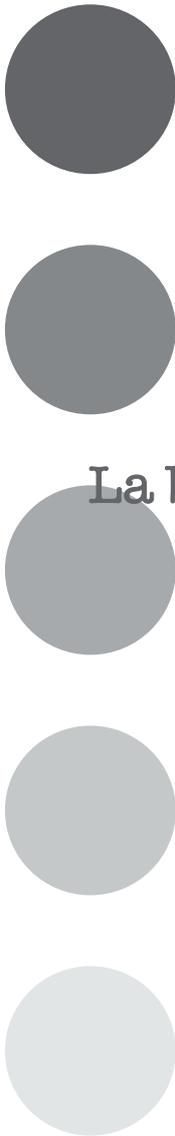
Poussé par un réalisme politique, à l'issue d'une longue maturation, mais aussi, très certainement, influencé par Remi, l'évêque de Reims, et son épouse Clotilde, fille de Chilpéric II, roi des Burgondes, Clovis est le seul roi barbare à se convertir au catholicisme nicéen, entraînant avec lui ses proches et son peuple.

Le fameux baptême eut lieu à Reims, un 25 décembre, mais on en ignore l'année, située par les historiens entre 496 et 508 ; la date traditionnelle de 498 n'est donc pas assurée. En baptisant Clovis par immersion, Remi n'a pas dit « Courbe-toi fier Sicambre... » – les Sicambres sont des ancêtres des Francs – mais « Dépose humblement tes colliers, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré » : le roi des Francs abandonne ses colliers de cou et de bras, insignes de sa royauté sacerdotale païenne, « magique » ; quant à « adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré », il s'agit simplement de la liturgie du baptême.

Appartenant à une lignée mythique (Clodion le Chevelu, Mérovée) disposant de la puissance magique – le *mund* – visible par tous sous la forme du chef guerrier aux longs cheveux – les sources mérovingiennes qualifient les rois de *cristati* : empanachés –, Clovis I^{er} réunit des conciles, protège et fonde des églises, s'installe à Paris ; il y est inhumé en 511, sur la montagne Sainte-Geneviève. Il laisse à ses quatre fils survivants un héritage important : les terres franques, le *regnum Francorum*, « royaume des Francs », une unité religieuse chrétienne romaine, selon le concile de Nicée, ce qui fait des territoires mérovingiens un solide appui pour le pape et les évêques ; il fait promulguer vers 507-508 le *Pactum legis salicae*, la « loi salique », pacte de paix qui vise à remplacer une justice privée par un système de compensations régulé par la justice publique ; étoffé au IX^e siècle, le pacte devient la loi des Francs.



Michel Rouche, *Clovis*, Fayard, 1996.



732

La bataille de Poitiers

Comme le baptême de Clovis, l'arrêt de l'invasion arabe par Charles Martel fait partie des moments fondateurs de la nation française, du moins dans sa mythologie.

La menace musulmane en Occident remonte à 711, lors de la fameuse expédition de Tariq ibn Ziyad à la tête de soldats berbères, qui traversa le bras de mer entre l'Afrique et l'Espagne, séparées par les Colonnes d'Hercule. Il laissa son nom à l'antique mont Calpé (le rocher de Gibraltar), devenu Djebel Tariq (la montagne de Tariq), origine de notre Gibraltar.

En quelques années, les troupes arabes, grossies de nombreux soldats berbères, s'emparent de l'Espagne wisigothique puis de la Septimanie, correspondant en gros à la Narbonnaise romaine, la ville de Narbonne étant prise en 720. Depuis leur base principale de Cordoue, les émirs (gouverneurs) lancent des raids au-delà des Pyrénées. En 721, l'émir al-Samh échoue sous les murs de Toulouse, battu par le duc Eudes d'Aquitaine, dont la principauté s'étendant entre la Loire et les Pyrénées était presque indépendante. Eudes fit alliance avec des chefs arabes opposés au nouvel émir, Abd al-Rahman. Ce dernier décide d'intervenir ; il atteint rapidement le val de Loire, ravageant la basilique Saint-Hilaire de Poitiers. Eudes obtient l'aide de Charles, maire du palais de Neustrie, venu surtout pour défendre le sanctuaire de Saint-Martin de Tours.

Le 25 octobre 732 – mais la date n'est pas tout à fait assurée... – les cavaliers légèrement armés d'Abd al-Rahman se heurtent à une masse de fantassins francs, appuyés par des cavaliers francs, alamans et

bavarois rameutés par Charles. On ne sait d'ailleurs pas exactement où se déroula la bataille, en tout cas, pas à Poitiers, mais peut-être près de Châtellerault, à Moussais, sur la commune actuelle de Vouneuil-sur-Vienne.

Ces simples faits ont été magnifiés après l'accession au trône de Pépin III le Bref, fils de Charles, en 751, afin de mieux faire accepter le changement de dynastie, comme on le fit avec les derniers Mérovingiens, présentés comme des rois « fainéants ». Charles est alors le premier et le seul à avoir arrêté les Arabes, non seulement en 732, mais aussi en 737, lors d'une expédition punitive contre le duc d'Aquitaine et celui de Provence, rappelés à l'obéissance. Mais il faut attendre les *Grandes Chroniques de France*, au XIII^e siècle, pour que Charles soit surnommé « Martel », car il aurait combattu durement les Arabes, les frappant comme avec un marteau. Les mêmes chroniques transforment le raid musulman en une véritable invasion, celle d'une armée innombrable, accompagnée par les femmes et les enfants.

La réalité historique est tout autre, et c'est bien Eudes, et non Charles Martel, qui a, le premier, vaincu les Arabes. Quant à la « bataille de Poitiers », elle n'est en fait importante que pour les Francs car, du côté des musulmans d'Espagne, les chroniques ne mentionnent qu'une simple expédition. Certes, l'émir Abd al-Rahman y trouva la mort, ce qui entraîna le départ des musulmans, mais il y eut d'autres expéditions ultérieures, expéditions qui ne sont jamais une invasion. De plus, les musulmans sont alors secoués par des crises internes, comme la révolution abbasside (750) qui renverse les Omeyyades de Damas ; le calife abbasside transporte le centre de l'empire musulman de Damas à Bagdad, fondé en 762. Un calife omeyyade se maintient à Cordoue. La menace islamique sur les terres franques ne cesse vraiment qu'à partir de 801, avec la prise de Barcelone par Charlemagne et l'organisation de la marche d'Espagne, dite aussi marche de Gothie (la Gothalandia a ainsi donné la Catalogne).



Françoise Micheau et Philippe Sénac, « La bataille de Poitiers, de la réalité au mythe », dans Mohammed Arkoun (dir.), *Histoire de l'islam et des musulmans en France du Moyen Âge à nos jours*, préface de Jacques Le Goff, Albin Michel, 2006.



751

Le sacre de Pépin le Bref

Pépin III le Bref – ainsi surnommé en raison de sa petite taille –, fils de Charles Martel, réussit en novembre 751 à se faire désigner roi à Soissons par les évêques et les grands chefs francs. Saint Boniface, « apôtre de la Germanie », archevêque de Mayence, donna alors, comme à un évêque, une onction au nouveau roi. Ce premier sacre d'un roi des Francs prenait certes pour modèle le sacre des rois wisigoths, mais surtout celui des rois d'Israël dans la Bible : Saül et David sont oints par Samuel, dans un geste de consécration qui les établit comme rois aux yeux de tous (I Samuel, X et XVI).

Mais ce qui est en fait un véritable coup d'État n'était pas suffisant pour faire taire les réticences, malgré les nombreux dons faits aux grands chefs, selon la vassalité, introduite par Charles Martel : il s'agit de liens d'homme à homme, liant un aristocrate puissant à une autre, moins fort, le vassal, qui reçoit pour vivre le *beneficium*, bienfait. Le dernier roi mérovingien, Childéric III est déposé, et on lui coupe les cheveux avant de l'envoyer dans un couvent : le roi franc disposait, croyait-on, d'une puissance magique, le *mund*, que chacun voyait dans les longs cheveux du souverain. Enfin, en juillet 754, le pape Étienne II, venu demander l'aide du roi franc contre les incursions lombardes, sacra à nouveau, à Saint-Denis, Pépin et ses fils Charles (futur Charlemagne) et Carloman. La royauté franque perdait ainsi son caractère magique pour devenir sacrée, évolution entamée avec le baptême de Clovis. Le sacre par l'onction confère en effet au roi franc ce que l'on surnommerait le « huitième sacrement ». Cette alliance avec l'Église et le pape se marque par les interventions de Pépin en Italie contre les Lombards,

le titre de « patrice des Romains » accordé au roi franc par le pape, ce qui en fait le défenseur attitré de la ville pontificale, ou l'octroi au pape de territoires pris sur les Lombards, comme l'exarchat de Ravenne ; ainsi est fondé le patrimoine de saint Pierre, qui deviendra les États de l'Église.

Le changement de dynastie est donc réalisé mais, dans les cérémonies d'accession au trône, il n'y a pas encore de couronnement ; les premiers rois couronnés sont, à Rome, en 781, Pépin et Louis, fils de Charlemagne.

Peu à peu, l'Église prend une part grandissante dans le rituel du sacre. Le couronnement et le sacre revêtent une telle importance qu'ils seront codifiés dans des *ordines* (« ordres », recueils détaillant l'ensemble des cérémonies). Par ailleurs, l'archevêque de Reims, Hincmar, dans sa *Vie de saint Remi*, écrite sous le règne de Charles le Chauve, amalgame le baptême de Clovis avec celui du Christ et développe le rôle d'une sainte ampoule, contenant l'huile de l'onction, qui aurait été apportée par une colombe pour le baptême du roi franc. Voilà affirmée la place éminente de la ville de Reims pour le sacre, tandis que les corps gras de la sainte ampoule serviront pour presque tous les sacres suivants. Cette ampoule était conservée dans l'abbaye Saint-Remi de Reims ; elle fut détruite sous la Révolution, le 7 octobre 1793, mais des morceaux des corps gras solidifiés qu'elle contenait alors auraient été récupérés la veille de la destruction ; c'est l'origine affirmée par le clergé rémois de l'actuelle ampoule conservée dans le trésor de la cathédrale et qui sert pour le dernier sacre français, celui de Charles X en 1825. Cependant, on ne connaît vraiment les cérémonies du sacre que depuis le XIII^e siècle.



Richard A. Jackson, *Vivat rex, Histoire des sacres et couronnements de France 1364-1825*, tr. fr., Association des publications près les universités de Strasbourg, 1984.
Jacques Le Goff, Éric Palazzo, Jean-Claude Bonne, Marie-Noëlle Colette, *Le Sacre royal à l'époque de Saint Louis*, Gallimard, coll. « Le temps des images », 2001.